

# BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-les sous les yeux des livres qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, 1. — Marseille, rue des Romains, 9. — Lille, rue Notre-Dame, 288

Paris, rue Boyer, 28, (Ménilmontant). — Dinan, 28, rue Beaumanoir.

## SOMMAIRE.

LE SAINT ROSAIRE.

LA FRANCE DU TRAVAIL A ROME. Les pèlerinages ouvriers au tombeau de Don Posco.

NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO dans l'Amérique du Sud. Voyage de Don Costamagna à l'Équateur (Suite et fin).

Coopérateurs défunts.

## LE SAINT ROSAIRE.

Obligés de réduire à quelques mots l'article que nous avons préparé sur le Saint Rosaire, nous voulons du moins engager nos chers Coopérateurs à répondre aux désirs du Souverain Pontife, en récitant, durant ce mois d'octobre, le Saint Rosaire avec un redoublement et de ferveur et de foi.

Sans doute, on n'est pas toujours miraculeusement exaucé, mais on n'invoque jamais Marie en vain; et comme elle est, dans la hiérarchie céleste, plus rapprochée de Dieu que les autres Saints, son intercession est aussi plus puissante que

la leur. Elle révéla les faits suivants à un religieux de l'Ordre des Frères prêcheurs (1), qui les a soigneusement enregistrés :

I. Ce que Marie demande à Dieu lui est infailliblement accordé.

II. Dieu a résolu de faire miséricorde à tous ceux qu'elle protège.

III. Son intercession a une immense influence sur les destinées du monde.

IV. Elle aime plus les pécheurs qu'un homme n'en peut aimer un autre

V. Elle désire tellement leur salut qu'elle serait prête, si Dieu le permettait, à souffrir toutes les peines possibles, afin de satisfaire pour chacun d'eux.

VI. Le moindre acte fait en son honneur, ne serait-ce que la récitation de la *Salutation Angélique*, a plus d'efficacité que le culte de tous les autres Saints.

VII. Un *Ave Maria* pieusement dit vaut mieux que n'importe quel bien temporel.

VIII. L'hommage que Marie rend à Dieu réjouit tous les Saints.

IX. Celui que nous rendons aux Saints, comparé à celui que nous rendons à Marie, est comme l'argent à côté de l'or.

(1) Alanus de Rupe, c. 9.

X. Celui que nous rendons au Christ est comparable aux pierres précieuses, et celui que nous rendons à la Sainte Trinité, aux étoiles du ciel.

XI. Marie sauve chaque jour beaucoup de pécheurs.

XII. Autant le ciel entier l'emporte sur les astres de la nuit, autant la miséricorde de Marie pour les pécheurs dépasse celle de tous les Saints.

Ces douze titres de gloire sont comme les douze étoiles de la couronne entrevue par saint Jean sur la tête de la Très Sainte Vierge. Qui donc, après de telles assurances, ne se sentirait pas attiré avec force vers cette auguste Reine? Qui ne lui dirait un *Ave Maria*, sachant que cette courte prière vaut mieux à elle seule que tous les trésors de la terre? Qui ne s'empresserait de se mettre à son service, puisque le moindre hommage qui lui est offert dépasse tous ceux que l'on peut rendre aux autres Saints?

Donnons de grand cœur à Léon XIII, pour notre part et dans la sphère de notre influence, la joie d'avoir rendu plus catholique, plus puissant et plus efficace, le concert de supplications que l'Eglise adresse à Notre-Dame du Saint Rosaire.



## LA FRANCE DU TRAVAIL A ROME

### LES PÈLERINAGES OUVRIERS au tombeau de Don Bosco.

#### I.

Ce double titre dira à nos lecteurs que nous voulons enregistrer ici, à un point de vue à la fois catholique et familial, les grandes choses dont notre époque sera marquée dans l'histoire de l'Eglise. Le mouvement surnaturel qui oriente chaque jour davantage vers la Papauté le monde des âmes, a revêtu, depuis quelques années, une forme admirable et de tous points harmonisée avec les conquêtes d'un siècle où les distances n'existent presque plus. Déjà, les intelligences, les volontés et les cœurs avaient pris avec Rome, c'est-à-dire avec l'intelligence, la volonté et le cœur de Jésus-Christ continué en la personne du Pape, un contact plus étroit, plus ardent et plus généreux. Les sollicitudes de Léon XIII pour la grande armée du travail ont ému les masses; et par trois fois, des ouvriers de France

sont venus dire leur gratitude, leur vénération et leur amour au grand Pontife en qui la foi leur révélait un rédempteur.

Ce mouvement ne s'est pas arrêté. Il a même grandi dans une mesure qui réjouit les bons, étonne les indifférents, exaspère les mauvais.

« Pour la troisième fois, la France laborieuse sera représentée par ses délégués aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ.

» En cette année de l'Encyclique sur « la condition des ouvriers », cette manifestation de la reconnaissance populaire revêt un caractère spécial, et, de tous les points de la France, les catholiques voudront répondre à la magnanime initiative du Père commun des fidèles.

» Ne pouvons-nous pas ajouter que nous préparons ainsi le salut de la France? la fille aînée de l'Eglise ira chercher à Rome les bénédictions accordées à celui qui honore son père.

» Et puis ne sommes-nous pas émus d'entendre le touchant appel de Léon XIII? Ne sommes-nous pas prêts à tous les sacrifices pour apporter à son cœur la consolation, pour témoigner à la face du monde notre obéissance à sa voix? Si on objecte la dépense, nous rappellerons la scène de Marie-Madeleine. Partons nombreux, allons à Jésus-Christ vivant dans son Vicaire: c'est Lui qui nous sauvera par la justice et l'amour » (1).

On a reconnu le langage de l'apôtre de Pusine, M. Léon Harmel, que sa famille ouvrière appelle le *bon Père*. Les trois motifs qu'il invoquait pour ébranler vers Rome « la France laborieuse » sont de ceux que les âmes vraiment françaises savent comprendre: les pèlerinages de 1883, de 1887 et de 1889 sont là pour l'attester.

\* \* \*

Don Bosco, oubliant le poids de ses infirmités, voulut se donner la joie de bénir le second de ces pèlerinages. Profitant des courts instants que les ouvriers passèrent à Turin, il se rendit auprès d'eux, les félicita et les chargea de pieux messages pour le Souverain Pontife. En terminant la relation de cette visite mémorable (2), nous écrivions: « Il faut qu'on sache bien et partout quelle longue et lumineuse trainée de foi laissent derrière eux les Pèlerinages de France. »

En 1889, cette trainée de foi jeta de bien autres clartés. Don Bosco était retourné à

(1) *La France du travail à Rome. Délégations des populations agricoles et industrielles de France. Pèlerinage ouvrier sous la conduite de Son Eminence le Cardinal Langénieux, Archevêque de Reims et sous le haut patronage de Nos Eminences les Cardinaux et de Nos Seigneurs les Archevêques et Evêques de France. Circulaire N° 2, du 2 août 1891.*

(2) BULLETIN de novembre 1887, p. 132 et 133.

Dieu depuis près de deux ans quand la France du travail reprit le chemin de Rome. Les 2,000 étaient devenus 10,000. Don Rua, appelé à la gare par dépêche, put bénir un groupe important de ce pèlerinage et consacrer par là une tradition à laquelle demeurent attachés et le nom vénéré de Don Bosco et le souvenir de son amour pour les ouvriers. En racontant à nos chers Coopérateurs cette trop courte entrevue (1), nous souhitions aux pèlerinages futurs un arrêt qui leur permit de saluer Don Bosco et de répondre à un de ses désirs suprêmes, en priant pour son âme sur son tombeau.

Les organisateurs du pèlerinage de 1891 ont tenu compte de ce vœu dans la plus large mesure du possible. Le 1<sup>er</sup> septembre dernier, M. Léon Harmel, que tant de liens rattachent à la famille de Don Bosco, voulait bien nous donner quelques heures en passant à Turin. Il put ainsi, de concert avec Don Rua, régler d'une façon définitive et précise les détails du pèlerinage des sept trains de Paris au tombeau de Don Bosco.

\* \* \*

Nos lecteurs savent que la dépouille mortelle de notre Père bien-aimé repose au Séminaire des Missions Salésiennes. « Cet établissement est situé sur la riante colline de Valsalice (vallée des saules) (2), le long du chemin vicinal qui vient d'être mis en communication directe avec le cours Vittorio Emanuele, sur lequel se trouve la gare centrale de Turin. L'édifice, étagé sur la colline, emprunte à cette disposition un aspect grandiose et offre un coup d'œil varié. Sur le plan supérieur, on voit le bâtiment principal aux allures imposantes ; entre les deux ailes, une cour d'honneur disposée en jardin et autour de laquelle règne un portique. C'est dans ce jardin, sur le devant, que nous avons déposé les restes mortels de notre bien-aimé Père Don Bosco. »

« Les deux ailes se prolongent, en s'élargissant, sur une vaste cour inférieure, également ornée de belles arcades. De magnifiques platanes, formant dans cette grande cour plusieurs longues allées ombrées, en font un lieu de récréation on ne peut plus

agréable. Le long du mur d'enceinte qui borde le chemin vicinal, des jardins, des parloirs rustiques, des bassins et des locaux divers tels que buanderie, etc., réunissent le double avantage de l'utilité jointe à une élégante variété (1). »

Sous les grands arbres de la cour inférieure, M. le chevalier Sogno, un des principaux restaurateurs de Turin (2), a organisé un gracieux réfectoire champêtre, protégé contre les ardeurs du soleil et les surprises du temps par un large *velarium*. Quatre longues tables sont dressées perpendiculairement au tombeau de Don Bosco, devant lequel on a placé la table d'honneur qui occupe tout le front des quatre files longitudinales. C'est donc tout près de notre bien-aimé Père, et comme sous ses yeux, que les pèlerins ouvriers prendront leur réfection entre Paris et Rome.

En effet, le mausolée de Don Bosco se compose de deux parties superposées. « En bas, se trouve le tombeau proprement dit, contenant le corps et l'urne funéraire ; en haut, dans le plan de la cour d'honneur, on a disposé une petite chapelle semi-circulaire, avec autel de marbre. Dans la petite abside, un artiste de valeur, Joseph Rollini, ancien élève de l'Oratoire, a mis une belle fresque représentant une *Pieta*. »

« De la vaste cour inférieure, un large escalier naissant sous le portique, donne accès sur le palier où la tombe a été pratiquée, dans le mur que l'on a en face de soi et qui soutient le terre-plein de la cour d'honneur. Un bas-relief de marbre blanc, représente Don Bosco revêtu des ornements sacerdotaux et dans l'attitude qu'il a dans le cercueil (3). Cette remarquable sculpture recouvre l'endroit précis où se trouve le corps, — 1,50 de hauteur environ » (4).

M. Léon Harmel, qui put se rendre compte des dispositions prises pour recevoir les pèlerins, voulut bien s'en déclarer satisfait ; et la veille même du passage du premier train de Paris, M. le comte de Mun, accompagné de son fils, étant allé à Valsalice, rendit le même témoignage à l'organisation définitive de la réception Salésienne, dont il put embrasser, d'un coup d'œil rapide, l'ensemble et les détails.

\* \* \*

La haute signification des pèlerinages ouvriers de France n'a échappé à personne, en Italie. « Leur arrivée, leur séjour à Turin

(1) BULLETIN de décembre 1889, p. 169 et 170.

(2) Nous avons de graves raisons pour croire que cette étymologie n'est nullement la vraie. C'est VALSALES qu'il faut dire pour être d'accord avec l'histoire — Val de St. François de Sales. En effet, au-dessus du Séminaire des Missions Salésiennes, on trouve une construction en forme de chapelle, élevée, dit une tradition autorisée, en souvenir d'un séjour de St. François de Sales à cet endroit précis. Le successeur de Don Bosco, notre vénéré Père, fait interroger les documents de l'époque pour éclaircir cette question, et mettre en lumière le jeu de Providence qui a établi le Séminaire de nos Missions et le tombeau de notre Fondateur et Père, dans un val sanctifié par la visite de notre bienheureux Patriarche, le doux et saint Evêque de Genève.

(3) C'est au restaurateur Sogno, au jardin du Valentino, que Don Bosco alla bénir le pèlerinage ouvrier de 1887.

(4) Par ordre de Don Rua, l'atelier photographique du Séminaire de Valsalice a préparé une *Vue* du tombeau et du bas-relief. Chaque pèlerin en reçoit un exemplaire au bas duquel on lit : *Souvenir de la visite de la France du travail au tombeau de Don Bosco*.

(1) BULLETIN de juillet 1889, p. 107.

et leur départ pour Rome a été, pour notre ville, un événement. La venue du roi et des ministres n'a jamais réuni autour de la vaste station de Turin une foule plus considérable et animée d'une curiosité plus bienveillante et plus respectueuse (1). » L'excellent journal catholique où nous lisons ces paroles a si bien exprimé le sentiment commun, que même la presse libérale de Turin, dans ses articles sur la *France du travail*, s'est montrée correcte et courtoise. Disons, par exemple, qu'une simple observation d'une feuille peu suspecte de cléricisme (2), a suffi pour débarrasser le parcours du Pô à Valsalice, d'une collection de mendiants estropiés, venus pour quêter les pèlerins. Un autre journal de même nuance s'exprimait en ces termes au sujet du premier train de Paris : « Les pèlerins qui ont passé hier dans notre ville ont pu se convaincre, à l'attitude de la population, que personne ne leur causera le plus petit désagrément, bien plus, que partout ils seront accueillis cordialement, si leur intention unique est de visiter l'Église-Mère et de rendre hommage au Chef de la chrétienté. » « ... D'ailleurs, bon voyage, bien du plaisir et heureux retour à tous les pèlerins » (3).

La presse n'a pas été seule à voir un événement dans la venue des pèlerins. La municipalité, qui a fait arroser avec soin et pour chaque caravane, le chemin conduisant de la gare à Valsalice; la police, dont le tact et la vigilance ont produit la meilleure impression sur tous nos chers voyageurs; l'inspecteur du trafic, le chef de gare et ses principaux agents, que nous tenons à remercier ici de leur complaisance parfaite et de leurs mille attentions; en un mot, toutes les administrations et les personnes que leur devoir a mis en relation avec les pèlerins et leurs hôtes, ont rivalisé de bon vouloir et d'égards obligeants. Nous les prions de trouver ici l'expression de la gratitude des ouvriers de France et des fils de Don Bosco.

La chrétienne population de Turin, de son côté, a vu dans la démonstration filiale de la France du travail un événement plein de promesses pour l'Église. Aussi l'élite de cette population a-t-elle voulu prendre une part active à la réception du premier train de Paris. Le président de l'*Union ouvrière*, escorté de plusieurs membres de cette Association, de la *Section des Aspirants*, du *Cercle de la jeunesse catholique* et de l'*Union du courage catholique*, se trouvaient à la gare pour saluer leurs frères de France et les accompagner au tombeau de Don Bosco.

(1) *Unità Cattolica* du 19 septembre 1891.

(2) *Gazzetta Piemontese* du 18-19 septembre 1891.

(3) *Gazzetta di Torino* du 18 septembre 1891.

Enfin, nous ne attarderons pas à dire que la famille Salésienne de Turin a mis tout son cœur dans les préparatifs de cette série de fêtes : ce n'est point tous les jours que des âmes où vit l'amour de Don Bosco peuvent se réunir si nombreuses sur sa tombe et comme sous son regard. N'était-ce pas donner une forme concrète et providentielle, à l'affection si profonde et si vive que notre Père bien-aimé avait vouée à la France amie de ses Œuvres? Toujours généreux pour Don Bosco, jadis saintement séduite par ce vieillard en qui tout parlait de Dieu, cette France est demeurée fidèle à la mémoire vénérée du Père des orphelins et des abandonnés. Personne parmi nous ne saurait perdre de vue cette vérité; mais le successeur de Don Bosco, qui a recueilli tout un héritage de vénération et de reconnaissance, a vu, dans le pèlerinage de la France ouvrière au tombeau de notre bien-aimé Fondateur, une occasion précieuse de dire hautement avec quel bonheur nous gardons le souvenir des bienfaits.

En effet, Don Rua m'a compté ni avec les graves obligations de sa charge, ni avec les voyages, ni avec le surcroît de labeur que lui apporte toujours l'époque de nos retraites annuelles : il s'est donné largement à nos amis de France, bien sûr d'augmenter ainsi la joie dont jouit près de Dieu notre Père bien-aimé. Longtemps à l'avance, Don Rua s'est occupé lui-même et avec une sollicitude toute paternelle, d'organiser le mieux possible une réception qu'il voulait en quelque sorte rendre digne de Léon XIII et de la France. Et le 17 septembre, jour où le premier train de Paris était attendu, Don Rua voulut interroger chacun de ceux à qui il avait confié l'exécution de ses ordres, afin d'être sûr que rien n'avait été laissé au hasard. Enfin, vers deux heures, il partait pour Valsalice, où il vit avec joie que ses enfants avaient interprété jusqu'aux moindres désirs de leur Père. Les pèlerins pouvaient venir : tout était prêt pour les fêter.

## II.

Ils entrèrent en gare à 2 h. 45, heure réglementaire d'arrivée à Turin, pour tous les trains de pèlerinage partant de Paris. Plusieurs religieux de Don Bosco, — prêtres et laïques, — envoyés par Don Rua, souhaitent la bienvenue aux chers voyageurs et leur présentent les délégations catholiques dont nous avons parlé plus haut. Un malentendu au sujet des bagages (1) oblige les pèlerins à les entreposer dans des salles, au

(1) Les trains suivants n'ont pas eu ce petit mécompte. De concert avec M. le chef de gare de Turin, Don Rua désigna trois de nos coadjuteurs pour surveiller, pendant les trois heures d'arrêt, le train spécial où les pèlerins avaient laissé leurs bagages. Deux agents de la police urbaine assistaient nos coadjuteurs.

lieu de les laisser tout simplement dans le train, comme ils avaient compté pouvoir le faire, d'après un ordre donné à Paris. Il en résulta un peu de confusion et un certain retard à sortir de la gare.

Ce premier groupe, qui compte 464 pèlerins appartenant surtout aux diocèses de Cambrai, d'Arras et d'Amiens, est dirigé par M. le chanoine Carlier, vicaire général de Cambrai, un de nos bons Coopérateurs du Nord. L'imposant cortège se forme et se dirige en bon ordre vers le Séminaire de Valsalice.

Le cours Vittorio Emanuele II, admirablement tenu et bordé de constructions opulentes, a vraiment grand air : on le suit jusqu'au Pô. Le spectacle gracieux d'un fond de collines où s'étagent une foule de villas élégantes et même luxueuses, produit sur nos hôtes la plus agréable impression. Les religieux Salésiens disséminés çà et là dans les rangs donnent les explications réclamées par chaque surprise de l'itinéraire, et après un bon quart d'heure de marche modérée, on arrive au Séminaire de Valsalice.

Don Rua descend les degrés du perron pour venir à la rencontre des pèlerins. Au moment où il salue leur chef, M. le vicaire général Carlier, la musique instrumentale de l'Oratoire de Valdocco, placée à l'entrée du Séminaire, joue un pas redoublé. Le joyeux étonnement des chers voyageurs fait plaisir à voir ; il se communique en un clin d'œil jusqu'aux derniers rangs de la colonne profonde qui couvre le chemin. Les physiologies s'illuminent, perdent en un instant toute trace de lassitude, et c'est d'un pas alerte que la colonne franchit le seuil de notre Maison.

Les délégations des ouvriers catholiques de Turin, formant la haie sous le cloître, accueillent leurs frères aux cris répétés de : *Vive la France ! Vive Léon XIII !* Ceux-ci répondent à ce salut par des acclamations enthousiastes, en agitant leur chapeaux. Puis, s'étant réunis en ordre, les pèlerins se dirigent vers la chapelle au chant du *Magnificat*. Quand ils ont pris place dans la chapelle, M. le vicaire général Carlier prononce une très belle allocution en prenant pour texte : Gloire à Dieu ! — Gloire à Dieu qui a veillé sur le pèlerinage et l'a conduit heureusement à cette étape bénie entre Paris et Rome, au tombeau de Don Bosco ; gloire à Dieu qui a ménagé à ses ouvriers de France une réception dont ils sont touchés jusqu'au fond de l'âme ; gloire à Dieu qui continuera de voyager avec la France du travail pour lui faire goûter toutes les joies de cette visite à Pierre. Gloire à Dieu et félicitations aux fils de Don Bosco. La fête qu'ils donnent aux pèlerins dit combien ils ont à cœur de le recevoir comme les aurait reçus Don Bosco, si cette consolation lui eût été accordée. — Après

avoir remercié Don Rua, tous nos Supérieurs et toute la famille Salésienne, l'orateur parla du caractère providentiel de nos Œuvres, de leur expansion admirable, du zèle intelligent des Coopérateurs qui, sous le sage gouvernement de Don Rua, assure, au point de vue temporel, la fécondité surprenante de l'apostolat Salésien. Enfin, M. le vicaire général Carlier affirme que Don Bosco est une gloire catholique au vrai sens du mot ; puis, se rappelant que Don Bosco, dans son testament, a demandé à tous ses amis une large aumône de prières, l'orateur termine par ces mots : « Nous sommes sur la tombe de Don Bosco : nous ne l'oublierons pas. Mais quand un homme se couche dans la tombe comme l'a fait Don Bosco, après une vie entière dépensée pour Dieu, cet homme s'éveille dans la gloire. Et l'on ne prie point pour des âmes comme celles-là. Nous allons donc chanter trois fois le verset : *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem ; in die mala liberabit eum Dominus* (1) »-

Aussitôt, un prêtre entonne le verset, que les pèlerins répètent par trois fois, pour rendre à la mémoire de Don Bosco l'hommage indiqué par l'ardent orateur. Le chant de l'*Ave maris stella*, puis celui du *Tantum Ergo* sont suivis de la bénédiction du T. S. Sacrement, donné par le vénération directeur du pèlerinage. Après le *Laudate Dominum*, le flot des pèlerins se dirige vers le tombeau de Don Bosco où il font tous une prière avant de prendre leur réfection. Sous le cloître, une modeste installation permet à nos chers voyageurs, en route depuis trente heures, de faire une toilette sommaire.

En un clin d'œil, tout le monde a pris place dans le vaste réfectoire champêtre. Au-dessus de la table d'honneur, un grand panneau porte l'inscription suivante :

#### A LA FRANCE DU TRAVAIL

##### LES FILS DE DON BOSCO

*Salut, reconnaissance, respect.*

Au-dessous de cette inscription et devant le tombeau de Don Bosco, on remarque fort les étendards et bannières des Associations catholiques de Turin, dont nous avons parlé plusieurs fois déjà dans le présent article.

A l'extrémité opposée du réfectoire, en face de la table d'honneur, on lit sur une large bande : *Viva S. S. Papa Leone XIII.*

Partout des drapeaux aux couleurs du Pape et à celles des deux nations. L'angle gauche de la cour a été réservé à la musique de l'Oratoire ; elle a pris place sur une estrade décorée avec goût et construite dans les meilleures conditions d'acoustique.

Le Directeur du pèlerinage dit le *Benedicite*. A peine les convives sont-ils assis que la musique joue l'air : *O Marie, ô Mère chérie.*

(1) Ps. 67.

Dès les premières notes, un frémissement de joie parcourt l'assemblée : ravie de cette surprise si délicate, elle éclate en applaudissement nourris ; et lorsque la fin du couplet ramène le refrain, les paroles s'échappent de cinq cents poitrines avec une spontanéité, un ensemble et une énergie qui impressionnent vivement les spectateurs.

Pendant que vingt-quatre garçons, dirigés par M. le chevalier Sogno, servent avec célérité (1), une conversation fraternelle s'établit entre les pèlerins qui, appartenant à des diocèses voisins les uns des autres, ont lié connaissance durant le voyage. Ils goûtent avec curiosité et satisfaction les *grissini* (2).

Un coup de sonnette attire l'attention de tous vers la table d'honneur. M. le vicaire général Carlier s'est levé : presque en même temps, tous les convives l'ont imité ; il se déclare touché de l'accueil cordial des fils de Don Bosco. Pour caractériser mieux encore cet accueil, l'orateur ne recule pas devant la plus aimable et la plus délicate des exagérations ; se tournant vers Don Rua, il le dénonce avec un à-propos charmant à la reconnaissance des ouvriers, en modifiant quelque peu le texte de Racine :

*Aux pèlerins de France, il donne la pâture.*

Plusieurs salves d'applaudissements soulignent cette allusion que Don Rua, héritier même des saintes joyeusetés de Don Bosco, appelle une *illusion*.

Mais les convives se remettent à chanter. Cette fois, c'est le *vivat* traditionnel de la région du Nord :

*Vivat, vivat semper, semper in æternum.*

*Qu'il vive, qu'il vive, qu'il vive à jamais.*

*Répétons sans cesse, sans cesse : qu'il vive à jamais.*

*En santé, en paix.*

*Ce sont nos souhaits.*

Les battements de mains qui le terminent sont aussi de rubrique : l'effet est réussi. Après l'exécution d'une très belle symphonie, un religieux français de l'Oratoire de Turin adresse aux pèlerins le salut que l'on va lire. Chacune des caravanes venues à Valsalice a pu se convaincre, par un mot du même genre, combien les fils de Don Bosco ont saisi la portée religieuse et sociale des pèlerinages ouvriers.

#### CHERS PÈLERINS,

Vous êtes des voyageurs : je ne veux pas l'oublier. Soumis volontairement pour l'amour de Dieu, de son Eglise, du Pape et de la France aux sages tyrannies d'un itinéraire souvent méritoire, vous avez mille fois le droit de ne point subir un discours.

(1) Voici le menu du repas chaud servi aux pèlerins : Potage gras, rosbif avec garniture, un plat de légumes. — à discrétion ; fromage, fruits et café. Une bouteille de vin.

(2) Pain en forme de macaroni, spécialité de Turin ; l'eau du pays donne un goût agréable à la pâte.

Mais vous êtes des pèlerins, c'est-à-dire des gens du bon Dieu, et Don Bosco nous a appris à saluer les gens du bon Dieu.

En 1887, des chrétiens de France, des ouvriers comme vous, accomplissaient l'acte de foi qui vous amène à Rome, aux pieds de Jésus-Christ en la personne de Léon XIII. Se rappelant ce qu'il y avait entre l'âme de Don Bosco et l'âme de la France, ils voulurent être bénis par le Père des petits et des humbles, par l'apôtre du travail ennobli et sanctifié. Don Bosco, pliant sous le poids de l'âge et des infirmités, vint à eux. Il bénit tous comme il savait bénir. Cette scène touchante resta gravée dans leur cœur ; et Turin en garde le souvenir.

Si Don Bosco fût demeuré au milieu de nous, avec quelle joie n'eût-il pas salué, dix fois plus nombreuse, la France que vous représentez, la vraie, la seule qui comptera au ciel ! Cette joie, nous en avons la filiale confiance, il la goûte en ce moment près de Dieu.

Beaucoup d'entre vous savent combien notre Père bien-aimé, dans son testament, a réclamé la prière pour son âme : vous vous en souviendrez aujourd'hui devant ce qui nous reste de lui ici-bas.

Sa reconnaissance vous portera bonheur ; elle vous suivra à Rome et vous accompagnera en France comme une bénédiction ajoutée à toutes les autres. La reconnaissance des fils s'unira à celle du Père pour vous bénir d'une visite qui est une grâce.

Le successeur de Don Bosco, sachant le pouvoir que vous avez sur le cœur du Pape, va vous charger peut-être de pieux messages et vous dire d'user de votre crédit en faveur de la famille Salésienne.

Pour moi, qu'un choix de grâces a rendu catholique, Français, prêtre, religieux et enfant de Don Bosco, j'ai reçu mission pour former, au nom de toutes les âmes qui sont quelque chose de ce que le bon Dieu m'a fait, un souhait dont la réalisation serait le second baptême de la France :

Donnez-nous, Seigneur, de voir bientôt le jour où du premier ouvrier jusqu'au dernier, la France du travail toute entière pourra dire :

J'AI ÉTÉ A ROME, POUR VOIR PIERRE.

Ces quelques mots furent plusieurs fois interrompus par les applaudissements.

A son tour, le successeur de Don Bosco prit la parole et s'exprima avec un tel bonheur d'expressions qu'il émut et enthousiasma son auditoire. Notre regret est grand de ne pouvoir donner ici le texte de ce toast particulièrement heureux et tout paternel. — Rappelant que le travail et les travailleurs, considérés au point de vue chrétien, furent toujours le centre des préoccupations sacerdotales de Don Bosco, et qu'ils sont devenus la principale raison d'être de sa famille religieuse, Don Rua se réjouit de voir l'élite des ouvriers de France au tombeau de Don Bosco. Cette prière de gens de labeur venus de si loin resserrera encore les liens qui unissent à la France Don Bosco et toutes les Œuvres où il a laissé l'empreinte de sa foi.

Don Rua demande ensuite aux pèlerins de déposer aux pieds du Souverain Pontife l'hommage de la profonde vénération et du dévoue-

ment sans bornes de la famille Salésienne ; il termine en se réclamant auprès d'eux et de leurs frères, de son titre de Président honoraire d'une section des Cercles catholiques de la ville de Turin, pour acclamer de toute son âme Léon XIII, le Pape des ouvriers.

L'effet produit par cette touchante improvisation de notre vénéré Supérieur général a dépassé tout ce que nous en pourrions dire ici ; constatons seulement que l'aspect et la parole de Don Rua ont laissé dans les âmes un souvenir auquel la bonté divine peut attacher bien des grâces.

Cependant la musique avait repris le beau cantique : *O Marie, ô Mère chérie*. Cette fois, les pèlerins chantèrent dès la première mesure, et continuèrent avec un entrain qui était une profession de foi.

Leur joie redouble quand Don Rua fait remettre à chacun d'eux la *Vue* du tombeau de Don Bosco, dont nous avons parlé plus haut ; ils disent avec effusion leur gratitude aux religieux qui passent le long des tables pour distribuer ce souvenir délicat. Puis se rappelant que la famille Salésienne vit d'aumônes, ils organisent entre eux une quête dont le produit est déposé devant Don Rua, assis à la table d'honneur, à la droite de M. le vicaire général Carlier. Celui-ci, qui avait à ses côtés trois représentants de la vaillante presse catholique italienne (1), se place au milieu du réfectoire et porte un toast aux fils de Don Bosco, à la presse catholique toute entière, — avec mention spéciale de *La Croix*, — à la presse catholique d'Italie, qui combat dans des conditions si difficiles, enfin aux courageuses Associations catholiques de Turin.

Don Rua répond et provoque de longues et chaleureuses acclamations.

Enfin, Don Parodi, l'éminent directeur de *L'Eco d'Italia*, salue une dernière fois, au nom de la presse catholique italienne, les chers pèlerins « qui sont, dit-il, deux fois nos frères — de religion et de race — et qui toujours, nous l'espérons, ne feront avec nous qu'un cœur et qu'une âme dans la religion, dans la foi et dans l'amour du Pape » (2). Les acclamations recommencent

et ne cessent qu'au moment où l'on donne le signal du départ pour la gare.

Il est cinq heures. La musique joue pendant le défilé des pèlerins, qui font une véritable ovation à nos jeunes artistes. Le cortège se dirige vers la gare. Chacun reprend ses bagages et s'installe dans le train spécial, qui s'ébranle à 5,50. Les chers voyageurs, heureux à la pensée des joies nombreuses que leur a procurées cet arrêt de trois heures à Turin et leur visite à Don Bosco, saluent cordialement ceux de nos confrères qui les ont accompagnés à la gare. Les cris de *Vive Don Bosco ! vive les Salésiens ! vive Turin !* s'échappent de tous les wagons, laissant même aux employés, aux voyageurs ordinaires et aux simples curieux un écho des allégresses de cette journée bénie.

### III.

Le lendemain, 18 septembre, le deuxième train arrivait sous la conduite de M. l'abbé Vallin, chanoine honoraire de Cambrai. Les pèlerins appartenaient presque tous aux quatre grandes cités industrielles du Nord : Lille, Roubaix, Tourcoing et Armentières. Le débarquement s'opère avec rapidité ; les bagages sont laissés dans le train et gardés par trois de nos coadjuteurs. En tête du cortège qui sort par un passage spécial réservé aux pèlerins, on distingue, à côté de M. le chanoine Vallin, M<sup>re</sup> de Péré, Archimandrite d'Égypte, et M. Barrois, le vaillant chrétien qui, dans sa profession de foi, promettait d'être « le député de Dieu. »

L'attitude parfaite des pieux voyageurs impressionne la foule, qui considère avec une curiosité mêlée de déférence et de sympathie cette belle cohorte de jeunes ouvriers à l'air intelligent et plein d'énergie.

À Valsalice se reproduisent les scènes réconfortantes du pèlerinage de la veille. Cette fois, la musique, placée dans un parloir de verdure, n'est point aperçue de loin comme hier ; elle ne joue qu'au moment où Don Rua et Don Barbéris, Supérieur du Séminaire,

de bien et le plus instruit, » le choix des autorités maritimes se porta sans hésiter sur le jeune officier Parodi. Devenu prêtre, Don Parodi, frappé des ravages de la presse impie, se voua corps et âme à la grande œuvre de l'apostolat par le journal. Les feuilles sectaires de Gênes et d'ailleurs durent compter avec ce redoutable lutteur, en qui les lumières et les grâces du sacerdoce sont admirablement secondées par ses talents et les énergies de sa vocation première. Un dernier détail caractéristique sur cette personnalité si attachante dont l'Italie catholique a raison d'être fière. Dans les commencements de son nouvel apostolat, le vrai nom du prêtre-journaliste n'était point connu : la secte lui fit l'honneur d'une sorte de mise à prix de son identité, en promettant une récompense à qui pourrait la révéler. Don Parodi voudra bien nous pardonner ces lignes : nous le prions d'y voir, en même temps qu'un hommage au journaliste-apôtre, un appel à tous les dévouements en état de combattre pour Dieu dans les rangs, hélas ! trop clairsemés, de la presse catholique.

(1) Don Tinetti, digne successeur de l'illustre docteur en théologie Margotti, — le Venillot d'Italie, — à la direction de *L'Unità Cattolica*, et M. Ghirardi, rédacteur du *Corriere Nazionale*, deux journaux catholiques de Turin ; D. Parodi, directeur de *L'Eco d'Italia*, de Gênes.

(2) L'intrépide journaliste dont il s'agit fut un des officiers les plus distingués de la marine italienne. Ancien sous-directeur de l'arsenal de Spezia, auteur d'un travail très remarqué sur l'arche de Noé comparée au grand cuirassé *L'Italia*, il était capitaine de corvette au moment où pour entrer dans les ordres, il dit adieu aux légitimes espérances d'une carrière qui s'ouvrait devant lui exceptionnellement brillante. Quand la duchesse de Gênes demanda, pour accompagner le prince Thomas de Savoie dans son voyage de circumnavigation, l'officier « le plus homme

saluent les chefs de la caravane : la surprise n'en est que plus agréable.

À la chapelle, après le *Magnificat*, M. le chanoine Vallin donne quelques avis, puis cède la parole à M<sup>re</sup> de Péré, qui prononce une chaude exhortation où le nom de Don Bosco revient souvent; les actions de grâces vont aussi à Don Rua et à tous ses fils. Le voyage de Don Bosco dans le Nord est rappelé avec délicatesse par le vénéré Prélat.

Après le salut, chanté par les 440 ouvriers avec un clan superbe, visite au tombeau de Don Bosco. Ce sépulchre, qui est pour nous une source de saintes pensées et de généreux vœux, exerce un attrait particulier sur ces ouvriers de France. « Plusieurs d'entre eux, lisons-nous dans une feuille libérale de Turin (1), ont prié longuement sur cette tombe, même pendant le repas. » Et nous avons vu nous-même plus d'un pèlerin interrompre sa réfection pour passer quelques instants près de Don Bosco.

Est-il besoin de dire que ces agapes ont rassemblé à celles du jour précédent?

L'air : *O Marie, ô Mère chérie*, excite un véritable enthousiasme; à plusieurs reprises, les pèlerins, accompagnés par nos jeunes artistes, ont chanté de tout cœur ce cantique si grandiose et si enlevant.

Don Rua adresse à nos chers visiteurs un salut éloquent et affectueux, où il rappelle les triomphes du voyage de Don Bosco dans le Nord de la France. M. le chanoine Vallin répond par un toast délicat et cordial. Puis, celui de nos prêtres qui avait parlé devant le pèlerinage de la veille, félicite de nouveau celui qui nous visite en moment, d'aller voir Jésus-Christ dans la personne de Léon XIII.

Enfin, M. Scala, avocat distingué de notre ville et directeur de l'excellent *Corriere Nazionale*, salua les pèlerins au nom de la presse catholique italienne, en acclamant Léon XIII et la Papauté; « sous le drapeau du Pape, du Pape, ajoute le spirituel avocat, nous sommes tous frères, dans une alliance qui n'est ni triple ni quadruple, mais universelle. »

M. Barrois, « le député de Dieu, » voulut remercier tous ceux qui avaient parlé; il le fit en excellents termes et provoqua d'enthousiastes vivats en l'honneur de Léon XIII.

Comme hier aussi, après avoir reçu, vers la fin du repas, à titre de souvenir, une *Vue* du tombeau de Don Bosco, les pèlerins organisèrent parmi eux une quête au profit de nos Œuvres.

Signalons l'exécution magistrale et plusieurs fois répétée du *vivat* traditionnel, si cher aux catholiques populations du Nord.

La musique est chaleureusement applaudie durant le repas; et l'ovation dont veulent

bien l'honorer les pèlerins avant de partir se prolonge assez pour inquiéter les chefs de groupe. Bientôt, même les *dilettanti* les plus résolus se mettent en route vers la gare, où l'embarquement s'opère avec une rapidité remarquable; c'est que par une attention particulière, M. le chef de gare avait fait mettre le train spécial sur la première voie: les pèlerins pouvaient donc monter en voiture à mesure qu'ils pénétraient dans l'intérieur de la station.

À 5,50, le train se met en route, tandis que nos chers voyageurs poussent de joyeux vivats en l'honneur de Don Bosco, de ses fils et de la ville de Turin.

\*  
\*

Le 23, le pèlerinage, très nombreux, se compose de près de 600 personnes. Il est dirigé par M. l'abbé Bonnaire, curé de Vitry-Reims. Plusieurs diocèses sont représentés. Paris, par 200 pèlerins, Reims par 140, puis Versailles, Laval, Orléans, Sens, Dijon, Beauvais, etc., etc. A Valsallice, M. Bonnaire donne quelque avis, puis veut que Don Rua lui-même adresse à cette phalange de vaillants quelques paroles d'édification. Le successeur de Don Bosco se rend à ce désir et remue doucement les cœurs en rappelant comment Paris avait accueilli Don Bosco. Les cérémonies se déroulent ensuite comme pour les trains qui ont précédé.

Au réfectoire, plusieurs pèlerins sont présentés à Don Rua d'une façon spéciale. Citons, parmi les principaux, M. l'abbé Ferdin, curé-doyen de Bourgogne, représentant de S. E. le cardinal Langénieux; M. Ch. Bouché, archiprêtre de Vouziers, M. l'abbé Laureçon, curé de St.-Joseph, Belleville (Paris); baron E. de Schonen, camérier secret de cape et d'épée de S. S., correspondant diocésain de Versailles; M. l'aumônier du Val-des-Bois, le T. C. Frère Directeur des Écoles chrétiennes de Reims, etc., etc.

Une averse, survenue pendant la station du pèlerinage à la chapelle, eut le bon esprit de cesser au moment du repas, qui présenta le coup d'œil enchanteur des réunions précédentes.

Après le *Benedicite*, Don Rua souhaita un bon appetit à ce cher monde, tout en pensant que, vu l'heure avancée (4 heures), cet élément d'une bonne réfection ne saurait manquer... De joyeux applaudissements remercient Don Rua de cette attention paternelle. La musique augmente l'allégresse. Le cantique de *Notre-Dame de l'Usine* est joué à l'intention spéciale des Rémois. L'air de : *Quand Jésus vint sur la terre* suscite de longs applaudissements.

Un jeune religieux français, diacre, professeur de sciences au Séminaire de Valsallice, salua nos hôtes, à titre d'enfant de Don Bosco, ce grand ouvrier de la gloire de Dieu. Son adresse contient plusieurs allusions aux gloires chrétiennes et françaises

(1) *Gazzetta di Torino* du 19 septembre 1891.

des principaux diocèses représentés par les pèlerins du troisième groupe de Paris. Notre confrère est vivement applaudi à mesure qu'il parle.

M. l'abbé Laurençon, curé de Belleville, dit ensuite son amour pour les ouvriers : sa paroisse en compte 70,000! — M. l'abbé Ferdinand parle au nom du diocèse de Reims et fait acclamer, avec le Pape des ouvriers, le cardinal des ouvriers. Enfin un ouvrier de Paris remercia à son tour les fils de Don Bosco, et, au nom des travailleurs de la capitale et de la banlieue, dit l'amour des travailleurs pour le Vicaire de Jésus-Christ. Ce même ouvrier, se plaçant à la sortie du Séminaire avec un de ses camarades, fit la quête au profit des Salésiens.

Pendant que la musique joue le morceau final, les pèlerins se massent devant l'estrade; M. le curé de Belleville en gravit les degrés, et, en quelques mots vibrants, félicite notre confrère, le *maestro* Dogliani et ses jeunes artistes.

Le départ pour Rome a lieu dans les mêmes conditions de célérité, d'ordre et d'enthousiasme que pour les trains déjà reçus à Valsalice.

\* \* \*

Le quatrième groupe de la première section des trains de Paris est arrivé à Turin le 1<sup>er</sup> octobre. Placé sous la direction de M. le chanoine Contin, archidiacre de Saint-Malo, vicaire général et promoteur de l'archidiocèse de Rennes, de M. Morlet et de M. Delalande d'Olce, ce magnifique pèlerinage représente, outre tous les diocèses de Bretagne, ceux de Langres, Nancy, Verdun, Meaux, Beauvais, Séz, Coutances, Orléans, etc., etc.

À Valsalice se renouvellent les scènes de foi que nous avons déjà décrites. Signalons toutefois la belle allocution de M. le vicaire général Contin. — Tous catholiques et Français, Bretons en grand nombre, les pèlerins comptent dans leurs rangs bien des gens de mer. Or, quand deux navires se rencontrent sur l'Océan, ils s'adressent les trois questions consacrées : *Qui es-tu? D'où viens-tu? Où vas-tu?* — La réponse à ces trois questions, sur le tombeau de Don Bosco, fournit à l'orateur un thème touchant.

Sa parole affectueuse et pressante éveille tous les sentiments qui font battre des cœurs catholiques et Français. La présence des pèlerins chez Don Bosco est une coïncidence qui amène sur les lèvres du vénéré vicaire général une série de pensées magnifiques. Il est difficile de dire l'impression produite par ce discours sur toutes les âmes qui ont eu le bonheur de l'entendre.

À la table d'honneur, Don Rua trouva M. l'abbé Dumaine, chanoine et curé de la cathédrale de Séz, M. le chanoine Bernard, vicaire général de Meaux et curé de la ca-

thédrale, M. le marquis de Fraguier, M. Joseph Zudaire, chevalier de St. Grégoire le Grand et maire de Ploërmel, M. Morlet, Président du Comité de l'Œuvre des Cercles et des Corporations chrétiennes, etc. etc.

On remarque dans les tables plusieurs pèlerins en blouse bleue et d'autres portant le costume national breton; sur le parcours de la gare à Valsalice, ils ont excité une curiosité bienveillante mêlée d'émotion.

Dès le commencement du repas, Don Rua salue la France catholique et charge ceux qui l'entourent de parler au Pape des fils de Don Bosco. Les applaudissements éclatent et continuent encore quand notre vénéré Père a regagné sa place.

La musique est l'objet de plusieurs ovations. Et l'enthousiasme redouble quand M. le vicaire général Contin et M. Morlet montent ensemble sur l'estrade pour féliciter les musiciens. Les airs français sont très goûtés.

Le repas continue au milieu d'une joie bien chrétienne; plusieurs toast sont portés et les acclamations à Léon XIII, aux Salésiens et à l'Italie catholique se succèdent avec un élan merveilleux.

Le moment du départ approche. Aux tables que nous avons disposées sous le cloître, les pèlerins trouvent de quoi écrire un mot à la hâte; ces tables sont assiégées. Enfin c'est l'adieu. La musique salue encore une fois le pèlerinage, dont la piété ravit tous ceux qui en sont témoins.

Bientôt le train emporte ces dignes chrétiens qui sèment partout des trésors d'édification. Les adieux qu'ils jettent aux Salésiens, à mesure que le train sort de la gare, ont quelque chose d'affectueux, de cordial et de catholique, dont les curieux et les indifférents eux-mêmes se montrent impressionnés.

\* \* \*

Nous ne saurions mieux clore ce chapitre de nos précieux souvenirs de famille, qu'en reproduisant une belle page des *Annales religieuses* du diocèse d'Orléans : nous éprouvons quelque joie à la mettre sous les yeux et au cœur de nos amis :

« Le pèlerinage ouvrier français constitue un grand acte religieux et social. Si ceux qui ont donné l'élan au courant actuel, voyaient ces 20,000 ouvriers prosternés aux pieds de Léon XIII, ils considéreraient cette bénédiction de la démocratie travailleuse par la Papauté, comme le couronnement de toute une période d'efforts et comme le point de départ d'une nouvelle forme, peut-être, de la civilisation. Le passé donne désormais la main à l'avenir, au seuil du Vatican. Au lendemain de l'Encyclique *Rerum Novarum*, ce baptême du monde ouvrier par le Pape marque une date éclatante, visible, rayonnante au loin, s'imposant à tous. L'humble et l'ignorant n'ont pas tous compris les enseignements miséricordieux et harmoniques du

document pontifical, mais tous saisisrent l'éloquence de cette manifestation : les ouvriers et l'Église se rencontrant et se saluant sur les hauteurs de Rome. »

« Or, quand une œuvre a reçu sa consécration du Siège apostolique, elle fait le tour de l'univers, parce que le Vatican a l'audience du monde. D'un pèlerinage français, il faudra faire un pèlerinage universel. De nationale, cette œuvre deviendra internationale. Génie éminemment expansif et sympathique, la France a sonné l'appel. Elle a été souvent l'initiatrice des grandes entreprises religieuses. Il y a du missionnaire dans son âme, comme dans toutes ses œuvres d'expansion. Combien de grandes choses ne sont-elles pas écloses sous son rayon fécond ? Quelle couronne de prodiges de charité et de générosité, n'a-t-elle pas tressée autour du front immortel de l'Église ? Depuis le denier du Pape et le zonave pontifical, jusqu'aux pèlerinages ouvriers, c'est elle qui a popularisé toutes ces nobles et éclatantes entreprises » (1).

Au moment où nous mettons la dernière main à cet article, nous espérons encore que la Providence nous accordera le complément de ces démonstrations magnifiques, où notre foi apparaît si grande, si haute et si divine.

(1) *Annales religieuses* d'Orléans du 26 septembre 1891.

---

## NOUVELLES DES MISSIONS DE DON BOSCO DANS L'AMÉRIQUE DU SUD

### VOYAGE de Don Costamagna à l'Équateur (1).

(Suite et fin).

#### LE RETOUR.

Juini, 15 août 1890.

TRÈS RÉVÉREND  
ET BIEN-AIMÉ DON RUA,

Me voici enfin rendu aux frontières de la République Argentine. Quel voyage ! On me disait qu'il durerait 45 jours et j'en ai employé 64 pour venir de Quito jusqu'ici.

De Riobamba à Mollendo. — L'ânesse et l'ânon.  
Un port qui n'en est pas un.

Après avoir laissé à Riobamba Don Calcagno et le coadjuteur Garrone, je poursuivis mon voyage, à cheval, en compagnie d'un ancien colonel, Coopérateur Salésien, qui me

parla de la faune, de la flore et de l'histoire de l'Équateur.

Le soir, comme il s'agissait de coucher sur la terre nue, le digne colonel me préparait lui-même mon lit, après m'avoir offert du chocolat qui composait tout le menu de son souper. Grâce à mon aimable compagnon, je passai d'une façon charmante les quatre journées de voyage qui séparent Riobamba de Guayaquil.

A *Chimbo*, nous prîmes le train. Huit longues heures à travers d'épaisses forêts nous mirent à Guayaquil, où les Frères des Écoles chrétiennes me donnèrent pour la seconde fois des preuves de leur exquise charité.

Le 19 juin, le vapeur *Quito* m'emportait vers Lima. Le long de la côte péruvienne, j'ai pu constater que dans beaucoup de paroisses on conserve encore l'ânesse et l'ânon du dimanche des Rameaux. Il faut s'entendre. En plusieurs localités, ces pacifiques montures sont en... bois; on y installe à califourchon une image du Sauveur pour la représentation liturgique de son entrée solennelle à Jérusalem. D'autres pays ont ces animaux en chair et en os; ils les choisissent de robe blanche et les nourrissent avec soin. N'appartenant à personne en particulier, ils sont choyés de tous et chacun s'estime heureux de les garder quelques jours chez soi. Le dimanche des Rameaux arrivé, tout le peuple conduit à l'Église les précieuses bourriques qui doivent figurer à la procession.

Je fis escale à Lima. La ville et les environs possèdent une colonie italienne très nombreuse. Les Rédemptoristes, désireux de soigner les intérêts spirituels de nos compatriotes, ont envoyé, et à plusieurs reprises, un Père sicilien les inviter à venir à la messe, au sermon, à s'approcher des sacrements... Mais ces malheureux paraissaient n'avoir d'autre souci que celui d'amasser de l'or. Pauvres Italiens ! venir de si loin naufrager dans la foi et perdre leur âme !

Le vapeur *Coquimbo* me transporta, en trois jours, de Lima à *Porto di Mollendo*. Quel port ! La plupart du temps, les passagers, s'ils veulent débarquer, doivent prendre place dans un baril que la grue élève et porte à destination. Heureusement pour moi, la mer était relativement tranquille et je pus descendre comme le font les braves gens de tout pays civilisé.

La belle Arequipa. — Les noces d'argent de Mgr. Huerta. — Une rose au lieu d'une épine.

Avant de quitter Mollendo, le 29 juin, je pus célébrer. Bientôt le train m'emporte vers Arequipa, ou plutôt, tente de gagner les sommets désolés de très hautes montagnes que la voie ferrée, au tracé tout à fait pittoresque, escalade laborieusement. La machine sue sang et eau, souffle, gémit et ne finit jamais de grimper. Les courbes, les zig-

(1) Voir le BULLETIN de Juillet et de Septembre 1891.

zags et les ascensions audacieuses menacent d'être interminables.

Enfin, vers le soir, nous arrivons à Arequipa, belle ville bâtie au pied du volcan Misti, à 5651 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le R. P. Duhamel, lazariste, fondateur d'un petit séminaire à Arequipa, me reçut avec une véritable cordialité.

Le jour de mon passage on célébrait les noces d'argent de S. G. M<sup>gr</sup> Huerta, évêque du diocèse. J'allai lui présenter les hommages et les félicitations des missionnaires de Don Bosco.

Le vénéré prélat m'accueillit avec une bonté qui me toucha profondément. A peine eut-il appris ma qualité de Salésien qu'il se leva et fit quelques pas vers moi en s'écriant : — Un fils de Don Bosco!... du grand Don Bosco! — Puis Sa Grandeur m'embrassa affectueusement. Je dus ensuite, pour répondre à son désir, l'accompagner chez les Sœurs des Sacrés-Cœur, où l'on solennisait la clôture du mois de juin. Chaque élève, s'approchant d'un petit autel où la statue du Cœur Sacré de Jésus resplendissait des feux de cierges nombreux, ôta une épine de la couronne qui entourait le divin Cœur, la déposait entre les mains de Monseigneur et la remplaçait par une rose. Les pensionnaires étaient toutes saintement joyeuses, à part trois ou quatre qui, retirées dans un angle de la pièce, pleuraient à chaudes larmes. Les pauvres petites n'avaient pas su mériter une si grande faveur! C'est que pour ôter une épine du Cœur de Jésus, il fallait avoir passé le mois entier avec un *très bien* de conduite, ce qui signifiait : Durant ce mois-ci, j'ai consolé le Maître, je lui ai fait oublier la douleur des épines que les chrétiens ingrats ont la cruauté de lui enfoncer dans le Cœur.

A l'issue de cette cérémonie si gracieuse et si touchante à la fois, Sa Grandeur, prenant pour texte un passage de l'Écriture, où Jésus, par la bouche du Prophète, se plaint de l'ingratitude des hommes, parla en termes émus. Le vénéré orateur se plut à établir que si dans le monde bien des âmes n'avaient nul souci de consoler le Divin Cœur, dans ce pieux Institut, Notre-Seigneur avait trouvé des cœurs sensibles à ses souffrances et empressés à les adoucir, comme en faisaient foi la cérémonie des épines symboliques et le soin apporté par les élèves à l'accomplissement généreux de tous leurs devoirs, durant le mois entier.

Sur la demande de Monseigneur, je dus prêcher à la cathédrale pour soulager les deux prédicateurs qui, devant parler tous les jours du mois, avaient besoin de repos.

Le R. P. Duhamel, entouré de plusieurs séminaristes, eut la bonté de m'accompagner à la gare. Je dis à ces excellents amis un dernier adieu reconnaissant et me remis en route.

#### Le lac Titicaca. — La plus haute navigation du monde. — La capitale de la Bolivie.

Le train recommence à grimper jusqu'à un endroit nommé *Crucero alto*, à 4470 mètres au-dessus du niveau de la mer. Aucune locomotive, ailleurs qu'ici, ne se risque à pareille hauteur. Bien des voyageurs souffrent de la raréfaction de l'air au point d'éprouver le *sorroche* (l'hémorrhagie). A nuit noire, nous arrivons à Puno, petite ville bâtie sur les bords du lac Titicaca.

Le lendemain, je m'embarquai sur le lac. Un petit vapeur, que l'on chauffe avec des excréments d'animaux desséchés, nous fit voyager assez lentement, ce jour-là et toute la nuit suivante. Je ne crois pas que l'on puisse naviguer plus haut. Les rives du lac sont très irrégulièrement découpées. Parfois, elles paraissent vouloir se réunir, puis elles s'élargissent pour se rapprocher de nouveau. Le Titicaca est à 12505 pieds d'altitude (4168 mètres). Il a 100 lieues de circuit et appartient, par moitiés égales, à la Bolivie et au Pérou.

De temps à autre, nous voyons passer près de nous des pêcheurs Indiens dont les légères barques de paille, couvertes d'une tente également de paille, glissent rapidement. Sur une des rives du lac, s'élève le Sanctuaire de Copacabana, le plus célèbre de tous les Sanctuaires de l'Amérique du Sud.

Notre navigation terminée, nous nous trouvons sur un grand plateau. A droite, se dresse le massif du Misti; à gauche celui de l'Himain, du Huaita Potasi, etc., couvert de neiges éternelles. Nous prenons place dans une immense voiture attelée de huit chevaux, et, après huit heures de course, nous quittons le plateau pour nous engouffrer dans un vallon au fond duquel est bâtie *La Paz*, capitale provisoire de la Bolivie.

J'étais couvert de poussière à étonner un Gabaonite. Mais, pressé de partir, je me présentai tel quel à M. le docteur Anicet Arce, Président de la République, pour lui offrir mes hommages et me mettre à sa disposition au sujet de l'Établissement Salésien projeté en faveur de Chuquisaca (Sucre), où nos Supérieurs m'envoyaient. M. le Président, après avoir vainement essayé de me retenir à La Paz au moins dix jours, dut se convaincre que ses aimables insistances ne pouvaient, à mon grand regret, modifier mon itinéraire. Il voulut du moins, escorté de deux ministres et de plusieurs officiers supérieurs, m'accompagner dans la ville et me faire visiter deux locaux de l'État en me priant de désigner le plus convenable pour une école professionnelle, dont la capitale a le plus grand besoin. M. le Président me prie ensuite de dîner et me met en demeure, après le repas, de prendre la parole devant une assemblée où 200 personnes — ouvriers et ministres — me demandèrent de hâter la

venue des Salésiens. Je répondis de mon mieux à ces démonstrations de vive sympathie et rappelai à M. le Président et à l'assemblée que le dernier mot devait être prononcé par mes Supérieurs.

A La Paz, je reçus l'hospitalité chez les Pères de la Merci; qu'ils trouvent ici un souvenir de ma gratitude.

**Une nuit pénible. — A Ozuro. — Les tombeaux antiques des Indiens et leurs taudis actuels. — La crevasse de St. Barthélemy. — Entrée triomphale à Potosi.**

Accompagné d'un bon Anglais et d'un Péruvien de Tacua, élevé à Chiavari (Italie), je partis en voiture découverte pour Ozuro.

La première journée de voyage fut bonne, mais vers la fin de la seconde, à un endroit nommé *Panduro*, les choses prirent un aspect moins engageant.

Les chevaux que nous venions de trouver au relais étaient d'une maigreur apocalyptique. Le soleil allait disparaître derrière l'horizon quand nos haridelles jugèrent bon de se planter au milieu de la route. On crie, on pousse aux roues, on joue du fouet; l'attelage demeure impassible, enfin on allume du feu sous le poitrail des pauvres bêtes et sans résultat aucun. Que devenir? Nous étions en plein désert; point d'eau, nul abri. Le soleil était couché, la nuit noire était venue et pour comble de malheur, un froid très vif, dont nous ne savions comment nous garantir, nous faisait sentir ses morsures inexorables. Cette nuit fut vraiment dure et je me demande comment elle ne m'a pas éprouvé d'une façon plus grave. Le matin, nos vêtements, et surtout notre chapeau, étaient couverts d'une forte gelée blanche.

Nous dûmes fournir un bout de chemin à pied avant de trouver un relais. Bientôt nous sommes de nouveau en route et le troisième jour de ce voyage, nous arrivons à Ozuro, — la cité de l'or, — riche, je le veux bien, mais triste et laide à plaisir. Ni l'intérieur de la ville, ni les environs n'offrent à l'œil le moindre brin d'herbe.

Ici recommence la vieille et douloureuse histoire. Adieu, chemin de fer, adieu, voiture, adieu, voyage rapide! Il faut revenir à ces bienheureuses mules qui m'ont tant fait souffrir.

Mon fidèle Anglais, qui se rendait à Buenos-Ayres par la voie la plus courte, voulut m'accompagner jusqu'à Potosi. Trois ou quatre fois par jour, les relais nous procuraient une petite halte près d'un *tambo* (cabane) Indien. Épuisé de fatigue, je me jetais dans un coin pour dire un bout de bréviaire ou apprendre le signe de la croix aux Indiens qui l'ignoraient encore; mon Anglais, lui, installait sur ses genoux la selle de sa monture et noircissait du papier avec fureur, pour noter avec soin toutes les impressions

par lui éprouvées durant les 5 ou 6 lieues que nous venions de parcourir.

Entre les croquis dont il enrichit son album, je citerai les tombes antiques des Indiens. Ce sont de petites maisonnettes toutes d'une pièce, de terre blanchâtre. Hautes de trois mètres, elles n'ont qu'une seule ouverture de 1<sup>m</sup>,50 de haut sur 0<sup>m</sup>,30 de large et tournée vers l'Orient, selon le rite des adorateurs du soleil, dans le Pérou supérieur et inférieur. Mon compagnon prit aussi une vue des huttes des Indiens modernes. Figurez-vous une tanière sans air, au centre de laquelle on fait du feu et par conséquent beaucoup de fumée; tout autour, accrochés au mur, une infinité de chaudrons, de marmites de toute grandeur et au col étroit. C'est au milieu de ce désordre que dorment pêle-mêle les animaux, les parents, les grands parents, les enfants, les petits-enfants, etc. etc.

Les *petites bêtes* de toute nature qui grouillent dans ces tanières se noyamment légion; les huttes indiennes sont tellement... *habitées*, nous dit-on, qu'elle pourraient très bien, un jour ou l'autre, se mettre en mouvement...!! Assez souvent, des Indiens plus malpropres que les autres sont obligés de mettre le feu à leur hutte, d'abandonner le lieu infesté et de se construire un autre nid qu'ils devront bientôt anéantir comme le premier et pour les mêmes raisons. Il est toutefois à remarquer que ces procédés ne sont pas employés par toutes les races d'Indiens: beaucoup sont amies du travail et de la propreté.

Un usage cher aux femmes de la Bolivie attira aussi mon attention. Elles portent sur la poitrine une ou deux grandes cueillers qui, à l'avantage de servir pour le repas, joint celui d'être, paraît-il, un ornement de très bon goût et de constituer une superbe agrafe de manteau. Que de modes européennes sont moins sensées et moins pratiques!....

Nous quittons le plateau pour descendre dans des vallons glacés et remonter sur les sommets de montagnes arides. Après bien quelques jours de cet exercice, nous arrivons à la *Quebrada de San Bartolomé*; c'est un défilé aux proportions si imposantes qu'on n'en trouve peut-être pas de semblable dans le monde entier. En pénétrant dans cette gorge affreuse, on sent le cœur se serrer et l'on éprouve le besoin de se recommander à Dieu. Cette impression est si naturelle qu'en deux endroits du défilé se dresse une croix, placée là comme pour donner confiance au pauvre voyageur.

Si on lève les yeux, en renversant la tête en arrière, il semble que les rochers soient sur le point d'en venir aux prises; et si l'on regarde à ses pieds, un torrent dont les eaux paraissent ensanglantées, à cause du voisinage des terrains aurifères de Potosi, a l'air de vouloir couper à chaque instant les sentiers qui tentent, par mille petits ponts, de descendre tantôt sur une rive tantôt sur l'autre,

jusqu'à ce que, comme fatigués de cette lutte, ils se séparèrent au point où finit la *Quebrada*. Le voyageur jouit alors d'un panorama splendide : le mont Potosi, aux flancs rougés et, à ses pieds, l'ancienne ville impériale de Potosi, qui n'est plus qu'à une heure de marche. On excite les mules du fouet et de Péperon ; enfin, après une heure de laborieuse ascension, nous sommes à Potosi. Mais voici un gendarme :

— Le passeport... ?

— Le voici.

— Je ne le veux pas, venez au bureau de police.

— Que signifie... ?

— Venez tous les deux.

Et l'Anglais de protester en français : *Jamais, jamais.*

Bon gré mal gré, il fallut obéir. Une foule énorme nous accompagnait ; nous étions un véritable évènement pour la cité entière.

Notre passeport était en règle : on nous relâcha sur le champ.

Quelques heures après, mon brave Anglais se remettait en route pour Tupiza, Jugui et Buenos-Ayres ; pour moi, je descendis chez l'excellente famille Murga et Morales, que j'avais connue dans la capitale de la République Argentine.

Mais ayant appris l'existence d'un convent de Franciscains à Potosi, j'allais frapper à la porte de ces bons Pères ; ils m'accueillirent avec une grande cordialité, et pendant les deux jours que je passai au milieu d'eux me comblèrent d'attentions.

**Le mont Potosi. — Fleuve d'argent et fleuve de larmes. — La « mita. » — Un vrai miracle. — La « chicha. » — A Chuquisaca (Sucre).**

Potosi fut fondée par Charles-Quint, qui l'appela ville impériale. Elle est à 4165 m. d'altitude. Bien qu'elle soit située sous la zone torride, elle n'a aucune végétation, à cause de la trop grande différence de température entre le jour et la nuit. Elle compte 15,000 habitants. Autrefois elle en avait 150,000. C'était le temps où le mont Potosi, au pied duquel est assise la ville justifiait son nom — *source d'argent*. Une tradition assure que cette montagne, haute de 4888 mètres, était un volcan qui vomit dans une éruption une quantité d'argent assez considérable pour combler l'ouverture du cratère. Le cône du volcan fut converti de ce précieux métal. Maintenant encore, on voit beaucoup de pauvres gens dévorés de la soif des richesses courir les mille sentiers de la montagne dans l'espoir d'y trouver de l'argent. Les trous de mine que l'on voit à chaque pas s'élèvent au nombre de cinquante mille. D'après ce que dit César Cantu des richesses américaines exportées en Europe, il résulte que le tiers est sorti des entrailles du Potosi. De ces profondeurs, on a donc vu naître

un véritable fleuve d'argent ; mais il faut avouer avec douleur qu'elles ont englouti un fleuve de larmes. Durant trois siècles et demi, sur ce mont, fourmillait toute une population de mineurs dont la vie de travail enfiévré ne durait guère que quatre ou cinq ans. *Vingt mille* Indiens, désignés par le sort, étaient chaque année condamnés à cet horrible labeur. Le jour où ils disaient adieu à leurs familles s'appelait *mita* ; c'était un jour de deuil général. La douleur de nos braves jeunes gens, quand la guerre les appelle sous les drapeaux, ne saurait donner une idée des tortures que la *mita* faisait souffrir à ces pauvres Indiens.

Potosi n'ayant pas d'eau, on dut l'amener d'une montagne voisine très élevée, le Kari-Kari. A cet effet, on construisit de grandes lagunes protégées par d'immenses digues. Mais, en 1627, les digues s'étant rompues, une véritable trombe d'eau s'abattit sur Potosi et fit périr 2000 Indiens. Le convent des Franciscains, où je reçus une si cordiale hospitalité, aurait dû s'effondrer avant tous les autres édifices sous la formidable poussée des eaux ; mais ces bons Pères, s'étant réunis pour prier devant l'image miraculeuse de Notre-Seigneur de *Vera-Cruz*, virent leur maison préservée et purent ainsi échapper à la mort.

Ces excellents religieux ne voulurent pas me laisser partir pour Sucre (ou Chuquisaca) sans me fournir un *arriero* (guide) et sans me charger de provisions en abondance.

Nous étions en route quand je constatai la disparition inexplicable de mon *arriero*, juste au moment où son expérience m'était particulièrement nécessaire. Le sentier allait se perdre dans une rivière appelée Pilconajo et je ne savais où trouver un endroit guéable. Que faire ? Essayons. Je poussai ma mule dans l'eau, et, non sans courir un grave péril, je passai et repassai trois fois la rivière, ne sachant plus où mettre le cap. Mouillé en conscience, j'étais plongé dans des réflexions à peine gaies, quand mon *arriero* se présente joyeux et souriant. Où était-il allé ? Saluer la *chicha*. Il s'agit d'une boisson spiritueuse fabriquée avec du maïs écrasé et *mâché* (!), puis jetée dans des petites cuves de terre cuite remplies d'eau, où on le laisse fermenter un certain temps. Les Indiens en raffolent. Les débits de cette boisson singulière arborent un drapeau rouge et blanc ; aux jours de fête, on y fait des beuveries homériques au milieu d'un tapage de haut goût. Mon guide avait aperçu de loin le drapeau de la *chicha* flottant sur une misérable cabane : sans même songer à m'avertir, il m'avait planté là pour aller faire son pèlerinage d'ivrogne. De fait, mon oiseau avait du plomb dans l'aile... Que dire ? L'gronder ? à quoi bon ? Je crus plus sage de me taire et d'obtenir qu'il marchât devant moi.

Le voyage de Sucre exige ordinairement

trois jours. Je voulus gagner un jour, pour ne point passer deux nuits de suite dans ces horribles *tambos* où l'on se trouve pêle-mêle avec toute sorte de gens... : ce luxe me coûta cher. A peine arrivé dans la capitale, je dus me mettre au lit, chez les Oratoriens, où la Providence m'avait procuré l'hospitalité. La maîtresse fièvre qui venait de se déclarer avait tout l'air, aux yeux de mes hôtes, de la fièvre tierce; le Pilcomajo, pour se venger peut-être de mes allées et venues, en compagnie de ma mule, durant l'éclipse de mon *arriero*, m'avait sans doute fait ce cadeau, dont il est prodigue, dit-on dans le pays. Heureusement, un examen plus attentif révéla bientôt que j'en serais quitte pour une courbature, causée par les fatigues d'un voyage accompli dans des conditions défavorables. Les soins des fils de St. Philippe de Néri et les remèdes envoyés à mon intention par les Sœurs italiennes de Sainte Anne, établies dans ce pays-ci, eurent un succès merveilleux. Le lendemain j'étais sur pied. Mais comment profiter de mon rétablissement? M<sup>sr</sup> l'Archevêque, avec qui je devais m'entendre au sujet d'une fondation Salésienne, était en tournée pastorale. Voyant mon embarras, les nombreux amis que compte Don Bosco en ce pays me vinrent prier de conclure quelque chose avant de partir. Outre les religieux établis dans la ville, je reçus le Chapitre, dont un des membres, M. le chanoine Moscoso, nous porte un intérêt tout particulier, — puis des messieurs et des dames en grand nombre : mais en l'absence de M<sup>sr</sup> l'Archevêque, je ne pouvais rien décider. Mon parti fut vite pris : courir la montagne pour trouver le prélat.

Avant de me laisser partir, les Oratoriens eurent l'attention de me faire visiter les principaux monuments de la ville : le Dôme, la salle capitulaire, le couvent des Franciscains et le palais du Gouvernement.

Le centre du Dôme est occupé par un tabernacle de dimensions telles qu'il occupe toute la superficie correspondant à la vaste coupole ; flanqué de quatre autels, il s'élève, dans sa gigantesque majesté, jusqu'à la coupole. Sur les autels on admire des chandeliers d'argent massif, hauts de deux mètres environ.

Le palais du Gouvernement était, quand je le vis, tout criblé des balles qu'il avait reçues le 29 juin précédent. Vous savez sans doute que Sucre s'est payé, à cette date, un brin de révolution. La guerre civile dura de 9 h. du soir à 5 h. du matin et fit 120 victimes. Depuis cet événement douloureux et peu honorable, Sucre offre l'aspect d'un désert ; maintenant encore elle est en état de siège, à cause des craintes persistantes de nouveaux désordres.

Sur « la mule présidentielle. » — Ma fête. — Gens qui savent honorer un Evêque.

J'avais passé quatre jours à Sucre. Monté sur une belle mule que m'avait gracieusement offerte M. le Président de la République, je me mis en route, sans guide, pour découvrir S. G. M<sup>sr</sup> de la Lloza, archevêque de Sucre. C'était le 25 juillet, jour de ma fête. Après avoir fourni 18 lieues, à bout de forces, j'arrivai à 10 h. du soir à Camargo, chef lieu de la province des Cinti. On m'apprend qu'il n'y a point d'auberge. Alors, toujours juché sur ma *mule présidentielle*, je vais, de porte en porte, demander asile pour la nuit : personne ne me répond. Enfin, j'aperçois dans le lointain une lumière qui brille dans la nuit ; je m'approche de la bienheureuse maison et je frappe :

— Qui vive ?

— Un pauvre prêtre.

Aussitôt, la porte s'ouvre et je vois devant moi un capitaine.

— Eh bien, *Taita* (Père), qu'y a-t-il de nouveau à cette heure ?

— J'ai besoin, capitaine, que vous me fassiez faire la paix avec ce pays où l'on me traite à la diable, et j'ai besoin d'obtenir de vous ce que j'ai jusqu'ici demandé en vain à toutes les portes : un lit pour me reposer.

— Pauvre Père ! Suivez-moi, je veux vous céder le mien.

— Pardon : permettez : mais je ne puis accepter... Et vous, où iriez-vous coucher ?

— Père, ne vous en préoccupez point : suivez-moi.

Je dus m'exécuter. Ma mule se remet en marche, et nous arrivons devant une petite porte. D'un coup de pied, l'officier l'ouvre et je me trouve dans un corps de garde où des soldats prenaient leur repos. Le capitaine m'indiqua la première pailleasse qui s'offrit à notre vue :

— Père, voici mon lit, couchez-vous.

— Mais... pardon... il est déjà occupé...

— Gredin ! veux-tu bien décamper !...

Joignant l'action à la parole, le capitaine saisit au collet le pauvre diable de soldat qui dormait avec ferveur sur la pailleasse, et en un tour de main, le tire à terre et l'envoie rouler dans un coin.... — Pauvre pioupiou, me disais-je, c'est à cause de moi que l'on te malmène ainsi.

— Père, couchez-vous promptement ; vous êtes éreinté. Voyez : mon lit est beau et mollet : on y dort à ravir.

J'avoue en toute confusion que dès le premier contact, je m'inscrivis en faux contre cette dernière assertion. Le lit était d'un dur !... Toutefois, je rendis grâce à Saint Jacques, mon patron, et à ce digne capitaine ; puis je m'ajustai de mon mieux me disant qu'après tout on était encore plus mal à la belle étoile. Je recommandai au capitaine

ma mule, encore plus lasse et plus affamée que moi ; il me promet de s'en occuper. Alors ayant souhaité une bonne nuit à mon hôte, je m'endormis.

Le lendemain, je me rendis à Catamaqui où se trouvait M<sup>sr</sup> de la Lloza. Sa Grandeur voulut me garder deux jours auprès d'elle, afin de conclure au sujet de la fondation de Sucre. Le saint Archevêque désire que nous prenions la direction de son Séminaire et que nous fassions du ministère dans son vaste diocèse, où les prêtres manquent en bien des endroits. Pauvre Archevêque !

La visite pastorale, si féconde en fruits de salut, est en même temps très difficile en Bolivie, où il faut aller presque partout à dos de mules. D'autre part, le vénéré Prélat n'a pas beaucoup de santé ; mais, animé d'un courage indomptable, il se dépense sans compter dès qu'il espère procurer quelque avantage aux âmes.

J'ai pu constater d'ailleurs que les consolations ne lui manquent pas. Il me fut donné d'assister à la réception que lui fit le peuple de St. Jean, pauvre paroisse sans curé, sans prêtre aucun, sans sacristain : combien j'en fus touché ! Déjà les fidèles de Catamaqui m'avaient profondément édifié ; ils avaient accompagné en masse leur Pasteur durant une lieue et lui avaient demandé sa bénédiction avant de regagner leur paroisse. A St. Jean, ce fut bien autre chose. Nous avions encore deux lieues à faire avant d'arriver, quand apparurent, un rameau d'olivier à la main, les anciens du pays. Arrivés près de Monseigneur, ils mettent pied à terre, étendent sur le chemin leurs rameaux verdoyants et, après avoir fait la génuflexion, baisent l'anneau de leur Évêque avec une joie émue.

Quelques minutes après, nous voyons accourir un détachement de jeunes gens pleins d'entrain ; ils présentent à leur tour leurs hommages à l'illustre visiteur et rejoignent les anciens à l'arrière-garde. Bientôt c'est une députation de femmes qui s'approche : en un mot, de tous côtés, débouchent à chaque instant des flots de peuple en fête. Monseigneur était ému jusqu'aux larmes de cette magnifique démonstration ; pour moi, j'en étais dans l'admiration la plus vive : jamais, jusque là, je n'avais vu dans aucune partie de l'Amérique du Sud accueillir un évêque avec autant de foi et d'enthousiasme.

**Les anges de Tarija. — Touchant adieu de deux frères à leurs parents. — Voyage terminé. — Remercements.**

On a lu plus haut que ces populations n'ont pas de prêtres. Je me suis mal exprimé. Tarija possède les Franciscains, qui sont les anges de ces contrées. Pénétrant dans les vallées, ils réussissent, au moyen de triduos, de neuvaines et de carêmes, à maintenir vive

la foi catholique chez ce bon peuple. J'ai eu le bonheur de passer trois jours dans leur couvent : on y respire un air du ciel. Depuis deux siècles et plus, ils travaillent à convertir les Indiens de la Bolivie Orientale ; et leur apostolat a écrit des pages glorieuses dans l'histoire de ces missions.

Le préfet de Tarija, M. Louis Paz, avocat, accompagné de plusieurs chefs de famille, vint me faire une visite et me prier de prendre soin des enfants du pays. Je promis d'en parler à M<sup>sr</sup> Cagliero, Supérieur général de nos Œuvres de l'Amérique du Sud, en appuyant cette demande de tout mon pouvoir. Un de ces chefs de famille, M. Rocco Zuñiga, voulut me confier ses deux fils afin qu'on les élevât dans notre Établissement de Buenos-Ayres, qui est à 15 jours de route de Tarija. La mère, avant de se séparer d'eux, leur coupa une mèche de cheveux, leur passa au cou le scapulaire du Carmel, puis se mit à prier la T. S. Vierge de daigner leur servir de Mère ; enfin, elle leur donna sa bénédiction et fondit en larmes. Le père pleurait, lui aussi, mais il se consolait à la pensée qu'il confiait ses enfants aux fils de Don Bosco.

Je ne finirais plus si je voulais vous parler convenablement de mon voyage. Laissez-moi cependant vous dire qu'à Jujui, d'où je vous écris, le Père Gardien des Franciscains m'entoure d'égards. Le vicaire capitulaire, M<sup>sr</sup> Padilla, voudrait nous confier une maison et une église. Que de fondations m'ont été offertes au cours de mes longues pérégrinations ! De tous côtés, on désire des Salésiens ; partout où j'ai passé, on a insisté vivement pour que nous consentions à nous occuper de la jeunesse pauvre, des malheureux Indiens et des populations manquant de prêtres. J'ai pu constater la réalité des besoins que l'on m'a signalés.

Bien-aimé Don Rua, en même temps que je prie le Père de famille d'envoyer des ouvriers à son champ, je voudrais vous supplier efficacement de nous envoyer aussi nombreuse que possible, l'expédition que vous préparez pour la fin de 1890 ou les premiers mois de 1891 (1).

J'ai donné ma parole et la vôtre pour beaucoup de fondations, qui toutes m'ont paru répondre à un besoin tout spécial ; plusieurs doivent s'ouvrir en 1891. Dans nos Maisons déjà existantes, le travail abonde et le personnel manque. Veuillez donc prendre à cœur ma supplique, afin que nous puissions réaliser les projets surnaturels de notre vénéré Don Bosco.

(1) Plusieurs départs de missionnaires ont eu lieu aux époques indiquées par Don Costamagna ; mais, hélas ! les besoins immenses de ces régions déshéritées laissent à ce passage son caractère de douloureuse et pressante réalité.

Je finis en me recommandant à vos prières ; elles m'obtiendront, je le sais, de poursuivre heureusement mon voyage et me ramèneront sain et sauf à Buenos Ayres.

Ayez la bonté de présenter mes devoirs respectueux à nos bons Supérieurs de Turin et croyez-moi

Votre fils très affectionné en Jésus-Christ

D. JACQUES COSTAMAGNA.

Le 1<sup>er</sup> septembre 1890, Don Costamagna écrivait de nouveau, pour annoncer son heureuse arrivée à Buenos-Ayres. Il a vu Cordova, où M<sup>sr</sup> l'Évêque lui a demandé les Salésiens, à qui il veut confier la paroisse et les écoles de Chilesito. Chemin faisant, il a pu visiter nos Maisons de Rosario et de St.-Nicolas; partout, il a éprouvé d'agréables surprises. Il remercie les Salésiens, nos chers Coopérateurs, nos bonnes Coopératrices et tous nos enfants, des prières dont ils lui ont fait une large aumône ; il reconnaît devoir à toutes ces prières une protection spéciale. Il s'est trouvé dans des circonstances si difficiles et a couru des périls si prochains, qu'il regarde comme une grâce toute spéciale de Marie Auxiliatrice d'avoir accompli heureusement un voyage de ce genre.

## COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Août-Septembre 1891.

France,



ANGERS : M. le Ch<sup>ne</sup> François J. Bellanger, doyen du Chapitre, *Angers*.

BESANÇON : M. le Ch<sup>ne</sup> Baudry, curé-doyen, *Vesoul*.

BOURGES : M. l'abbé Vernin, curé, *Sancoins*.

MONTPELLIER : M. l'abbé Haut, *Montpellier*.

NEVERS : M. l'abbé Jacob, curé, *Brinon-les-Allèmands*.

VALENCE : M. l'abbé Jean-Baptiste Mottin, *Saint-Mamans*.



AMIENS : M. Pierre-Isidore Masson, *Amiens*.

BAYEUX : M<sup>me</sup> Malbac de Montjoc M<sup>so</sup> de Briges née de Longaunay, *Ch<sup>au</sup> de Dam-pierre*.

BAYONNE : M. Camille Crœdey, *Lème*.

BESANÇON : M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Richelet, *Vesoul*.

BORDEAUX : M. le C<sup>te</sup> de Noaillan, *Bordeaux*.

CAMBRAI : M. Auguste Julien-Joseph Debœuf, *Tourcoing*.

— M. Alphonse-Adolphe-Alexandre Villette, *Douai*.

FRÉJUS : M. le docteur Charles Roudier, *Brignoles*.

GRENOBLE : M<sup>lle</sup> Pauline Didier, *Grenoble*.

LYON : M<sup>lle</sup> Jeanne Marie-Ermin Thévénin, *Lyon*.

MARSEILLE : M. Charnot, *Marseille*.

MOULINS : M. Bujon, *Sourigny*.

— M. Émile Chassaing, *Ch<sup>au</sup> du Verger*.

NANTES : M<sup>me</sup> Retailleau, *Clisson*.

NEVERS : M<sup>me</sup> de Neuilly, *Ch<sup>au</sup> de Coulon*.

NICE : M<sup>me</sup> V<sup>ve</sup> Fumel, *Grasse*.

ORAN : M. Léon Jullien, *Méchéria*.

ORLÉANS : M<sup>me</sup> la C<sup>tesse</sup> O' Riordan née d'Orléans, *Orléans*.

PARIS : M<sup>me</sup> Julie Germont, *Paris*.

— M<sup>lle</sup> Fanny Lepot, *Paris*.

— M<sup>lle</sup> Marie Riguët, *Paris*.

— M<sup>lle</sup> Alice-Laure-Camille Schaeffer, *Paris*.

— M<sup>lle</sup> Marie Sommervogel, *Paris*.

POITIERS : M<sup>me</sup> Marie Chédevergue, *Monts sur-Guesnes*.

RENNES : M<sup>me</sup> Jeanne-Marie Basin, *Vitré*.

— M<sup>lle</sup> Rosalie Grivel, *Vitré*.

ROUEN : M. Édouard-Marie-Pierre-Frédéric Perquer, *Le Havre*.

SÉES : M. le C<sup>te</sup> Marie-Joseph-Louis de Romanet de Beaune, *Ch<sup>au</sup> de Gevraise*.

TOULOUSE : M. Gaurans, *Thil*.

— M. Olombel, *Levet*.

VERSAILLES : M. Alcide-Étienne Chevalier, *Étampes*.

— Miss Sarmon, *Versailles*.

— M. Jean-Baptiste-Marie-Maurice Valette, *Le Raincy*.

Étranger.



ALSACE : M. l'abbé Prayhier, curé, *Guebwiller*.



BELGIQUE : M<sup>me</sup> Zoé Berger ; chanoinesse régulière de St.-Augustin, *Berlaymont-Bruzelles*.

— M<sup>me</sup> Clémence Dauw, chanoinesse régulière de St.-Augustin, *Berlaymont-Bruzelles*.



BELGIQUE : M<sup>lle</sup> Hélène-Marie-Joséphine-Gabrielle Doreye, *Bois d'Acroy*.

Pater, Ave, Requiem.



Les recommandations devront être adressées à D. Lemoigne, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15 ; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite ; quand une offre frauduleuse accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même, en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du Bulletin se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront avoir bien de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe ; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos au Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.